

Comprendre la compréhension

par Daniel Verney

1. L'objectif, le subjectif.

La "transmission" - thème de ces Rencontres 2013 - nécessite que les sujets ou agents de cette transmission comprennent ce qui est à transmettre et ce qui est éventuellement transmis. Mais qu'entendons-nous par "comprendre" et par "compréhension"¹ ?

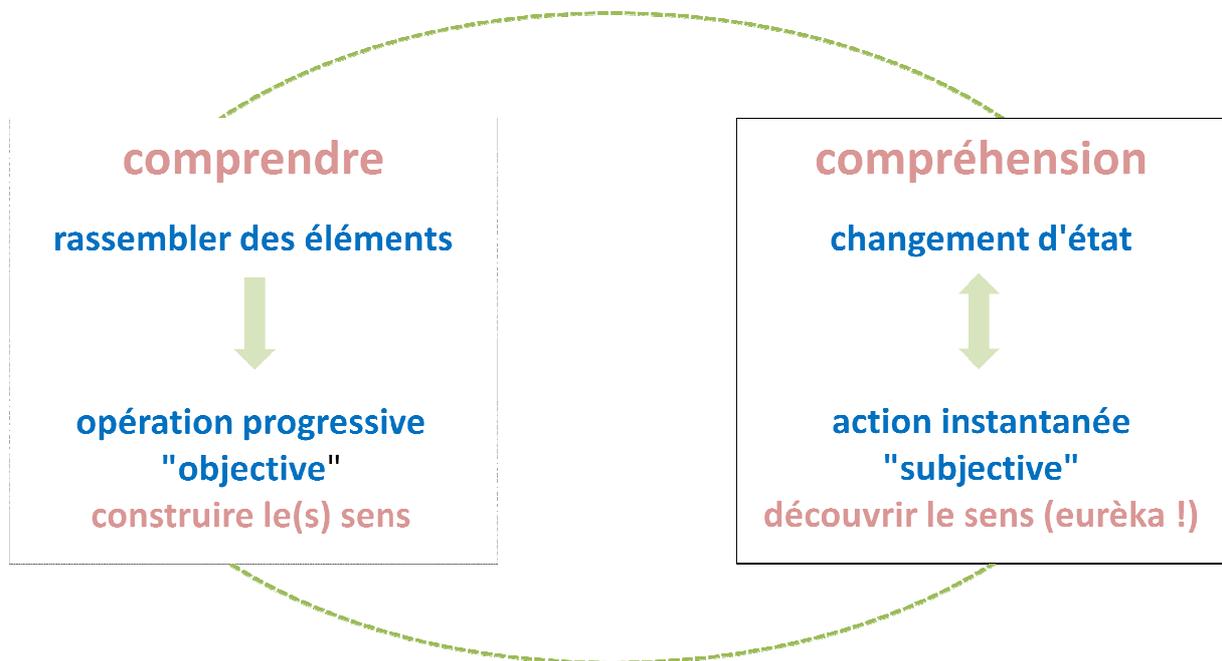
"*Comprendre*" une situation, un texte, une personne, c'est, dans l'acception classique, rassembler les causes, les raisons, les conditions, les implications relatives à cette situation, à ce texte, à cette personne, de façon que nous en ayons une vue cohérente, une explication qui fasse sens. Comprendre correspond à l'ambition de "prendre ensemble", de "saisir" des éléments pertinents, cohérents et communicables. Cette action, ce travail de rassembler des éléments est de l'ordre de l'objectif, du rationnel, du progressif, du transmissible. La transmission est un partage "interobjectif" en ce sens que des critères, des règles, une logique, sont posés en commun pour la compréhension, et sont ainsi les conditions d'un *nous* "intercommuniquant". Mais ce ne sont là que des conditions, et une partie d'entre elles.

Nous savons bien que la "*compréhension*" n'est pas seulement ce travail de rassemblement du des éléments du sens. C'est aussi l'événement, l'acte, instantané (ou ressenti comme tel), que *je vis* comme un éclair de conscience qui pour moi illumine la scène, la situation, le texte, la personne, "à comprendre". C'est l'*eurèka* lancé par Archimède dans son bain : il "comprend" tout à coup pourquoi les objets flottent sur l'eau ou sombrent en elle, il crie "j'ai trouvé !". C'est aussi le "coup de foudre" qui me frappe inopinément à la rencontre d'une personne dont *je* tombe instantanément amoureux, c'est une forme de compréhension totale (même si elle peut être illusoire). En ce sens, la *compréhension* est de l'ordre de l'intime, du subjectif, c'est un vécu certain pour moi quoique parfois difficile à "comprendre" et qu'il semble impossible de communiquer objectivement, rationnellement. Pourtant ce n'est pas chez un sujet isolé, séparé des autres et du monde, que se produit l'acte soudain de compréhension : pour qu'il se réalise ne faut-il pas qu'existe un monde "intersubjectif" dont l'accès permette aux *je* différents de vivre leur compréhension, de vivre un sens "commun" même si ce vécu n'est pas toujours et partout pleinement réalisé ? Mais l'« intersubjectivité », dans son acception phénoménologique, est-elle une notion suffisamment englobante pour la compréhension ? la compréhension ne dépasse-t-elle pas les relations entre sujets ?

Le long travail du *comprendre* et l'acte subit de *compréhension* et ne sont pas étrangers l'un à l'autre, le second semblant couronner le premier et s'en nourrir ; mais ce long travail du "comprendre" n'est pas seulement un enchaînement d'étapes rationnelles, c'est un chemin

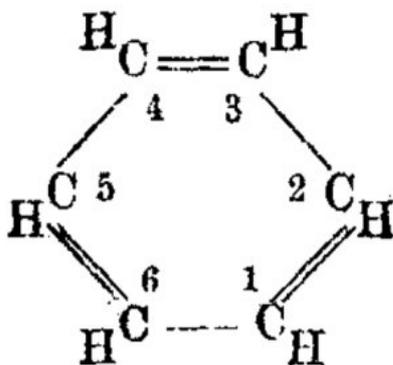
¹ En révisant ce texte (novembre 2013), je m'aperçois que le titre est une involontaire transposition du titre d'un ouvrage de Heinz von Foerster, physicien, philosophe et l'un des fondateurs de la cybernétique : *Understanding understanding* (voir Bibliographie référence [Foerster 2003])

semé d'embûches, de trous, où s'entremêlent le rationnel et l'intuitif, le conscient et le non-conscient.

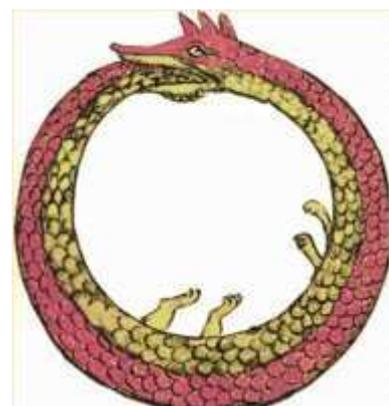


2. Quelques exemples

Le chimiste Friedrich August Kékulé (1829-1896) développe vers 1857-1858 la notion de *structure chimique* qu'il cherche ensuite à concrétiser en l'appliquant à diverses molécules. En 1865 il propose pour la molécule de benzène la fameuse structure hexagonale en cycle fermé qu'il a trouvée, dit-il, en se réveillant après un rêve où il a vu le serpent *Ouroboros* qui se mord la queue.



La structure de la molécule de benzène selon Kékulé (C et H représentent les atomes de Carbone et d'Hydrogène)



Le serpent Ouroboros symbole universel du cycle de la nature

Fig. 1

Dans cet exemple on distingue bien le long travail d'élaboration d'une notion rationnelle qui fasse sens (la structure chimique), puis la *compréhension*, synthétique et soudaine, de cette notion appliquée à un aspect du champ qui intéresse le sujet : le benzène. Même si l'anecdote est sujette à caution (Kékulé en a lui-même donné plusieurs versions) elle révèle les principaux aspects de l'acte de compréhension.

Voici maintenant un exemple personnel. En classe, de la sixième à la troisième, j'avais de graves problèmes avec les mathématiques et en particulier avec l'algèbre : je n'y comprenais rien. Ainsi des équations : pourquoi y avait-il un zéro à droite du signe "égal" (par exemple : $y^2 - 2x - 4 = 0$) ? Pourquoi vouloir réduire quelque chose - la partie gauche de l'équation - à rien ? Cela me choquait profondément, je ne pouvais accepter que "zéro" (le rien) soit la valeur, de quelque chose, pour moi cela n'avait aucun sens. Jusqu'à ce qu'un professeur de mathématique plus attentif que les autres voulut bien s'intéresser à mon blocage et m'expliqua que l'équation n'exprimait pas une *égalité*, mais une *condition* à réaliser. La preuve en était que pour la plupart des valeurs de la variable x (à vrai dire la quasi-totalité) il n'y avait pas d'égalité : la condition n'était réalisée que pour deux (dans le cas de l'équation du second degré) valeurs particulières appelées *racines* de l'équation, et encore ces racines n'étaient pas toujours « réelles ». Pour ces seules valeurs racines la condition était réalisée, la partie gauche de l'équation était effectivement nulle. Ce fut mon *eurèka*, et je vouais une admiration sans borne à ce professeur (à tel point que j'ai toujours gardé le souvenir de son nom et même de son aspect physique). Cette explication avait déclenché en moi une modeste mais véritable fulgurance qui fut le point de départ d'une vie avec la mathématique, puis avec l'informatique. Je découvris plus tard que certains langages de programmation ont des signes distincts pour l'égalité en tant que "condition" ($=$) pas nécessairement vérifiée, et l'*assignation* (\equiv) qui force à donner à une variable à gauche la valeur qui est à droite du signe « \equiv ».

1. L'éclair chez le sujet

Les deux exemples qui viennent d'être évoqués appartiennent à des champs intellectuels, mais nous en trouverions bien d'autres dans les domaines de l'affectif, de la psychologie courante (par exemple l'impression instantanée que nous ressentons lors de la première rencontre de certaines personnes). Si nous examinons ce phénomène de l'éclair de compréhension, nous découvrons les caractères généraux suivants, même si, pour chacun ils se dévoilent rarement de façon claire : la compréhension s'applique à un *champ*, elle répond à une *motivation* chez le sujet, et elle suppose que celui-ci soit ouvert à une *inspiration*.

Un champ : la compréhension porte sur un domaine, que nous pouvons appeler « champ », comme le fait Abellio : par exemple l'hydraulique pour Archimède, l'attraction des corps pour Newton, la chimie organique pour Kekulé, l'algèbre élémentaire dans mon exemple personnel. Ce champ peut être aussi celui d'une relation interpersonnelle ou de toute situation où est impliquée la « compréhension » d'autrui. Notons que le vocable *champ* dénote une certaine *structure spatiale* qui peut-être en restreint le sens - nous y reviendrons.

Une motivation : ce champ est *visé* par un intérêt intense du sujet découvreur. C'est un intérêt intellectuel ou affectif, mais il s'agit fondamentalement d'un désir, de la perception plus ou moins conscient d'un manque (dans mon exemple personnel, la honte, peut-être la souffrance, d'être mauvais en maths !). Chez un individu, il faut, pour qu'*Eurèka* se produise, une **motivation** qui plonge dans l'histoire personnelle du sujet, notamment dans ses efforts pour

« comprendre » un certain champ, lui donner du sens, ou pour guérir une souffrance lancinante, pour satisfaire un désir. Dans tous les cas, la motivation est à la fois l'origine et le *moteur* d'un long processus, et la condition de survenue de l'éclair de compréhension. Comme disait Einstein à propos de ses découvertes, « ce n'est pas que je suis si intelligent, c'est que je reste longtemps sur les problèmes ».

L'inspiration - sans laquelle la motivation ne se transformerait pas en puissance de découvrir - est un « don d'en haut ». Abellio en parlait comme d'une intervention de « tuteurs inconnus ». Pour reprendre la métaphore du ciel et de la terre, c'est une sorte de « grâce » qui descend sur le sujet. Mais elle ne fonctionne que si et quand celui-ci est ouvert.

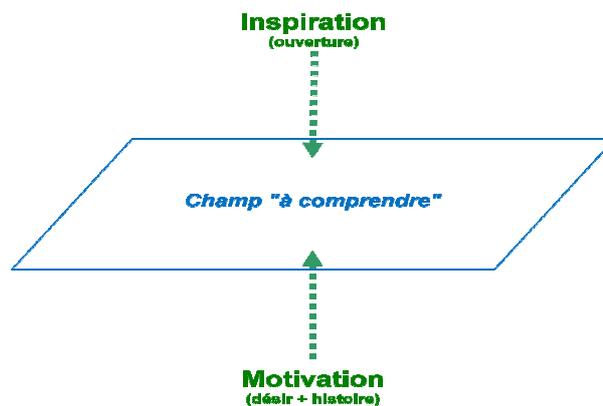


Fig. 2. Ébauche de structuration de la compréhension

Pour que cette structure fonctionne, il faut donc des conditions :

- "en bas" : la motivation et l'histoire du sujet sont les conditions d'un ensemencement et d'une germination ;
- "en haut" : pour que l'inspiration ait lieu chez un certain sujet, en un certain point de l'espace-temps, il faut qu'il y ait dans cet univers une (des) source(s) qui "diffusent" du sens, il faut qu'existe un *champ de sens* actif ;
- pour que les processus verticaux s'effectuent, il faut que l'*ego* du sujet n'y fasse pas barrage.

La part de notre psychisme qui ne vit pas sous le règne de l'*ego* - cette part généralement non-consciente - est ce qui nous permet de puiser dans l'infini réservoir de connaissance et de création qu'est le monde, c'est la condition de notre réceptivité. Pourquoi cette part de notre psychisme est-elle « non-consciente » ? Parce que la "conscience" est d'abord celle de l'*ego* qui n'est qu'une façade individuelle et raisonnante sur notre environnement. L'*ego* fait obstacle à l'émergence à la conscience de nos motivations profondes, il fait barrage à la descente de l'inspiration en nous. Ce n'est donc pas la conscience en général, mais une *forme* primitive de conscience de soi, celle de l'*ego*, qui fait obstacle à la conscience inspirée.

2. Eurèka et après ?

Abellio appelle « intuition eidétique » la perception des essences, qu'il confronte à l'« intuition sensorielle » [Abellio 1965, p 91], Il donne comme exemple la légende selon laquelle la chute d'une pomme aurait déclenché chez Newton la compréhension - l'*invention* - de la gravitation dite universelle. Il ne faut pas entendre par « essence » une pure abstraction, mais le sens, ou mieux *les sens*. Dans notre structuration, le résultat vertical *vers le haut* de la compréhension est le processus instantané d'une perception des essences : c'est *percevoir un (des) sens* : il s'agit aussi (et surtout) d'une *production* de sens dans la mesure où le sens n'est jamais « complètement là » et aussi parce c'est « pour moi », et pas seulement *par moi*, que le *sens* a sens. C'est pourquoi on dit que cela *fait sens* (en anglais *it makes sense*).

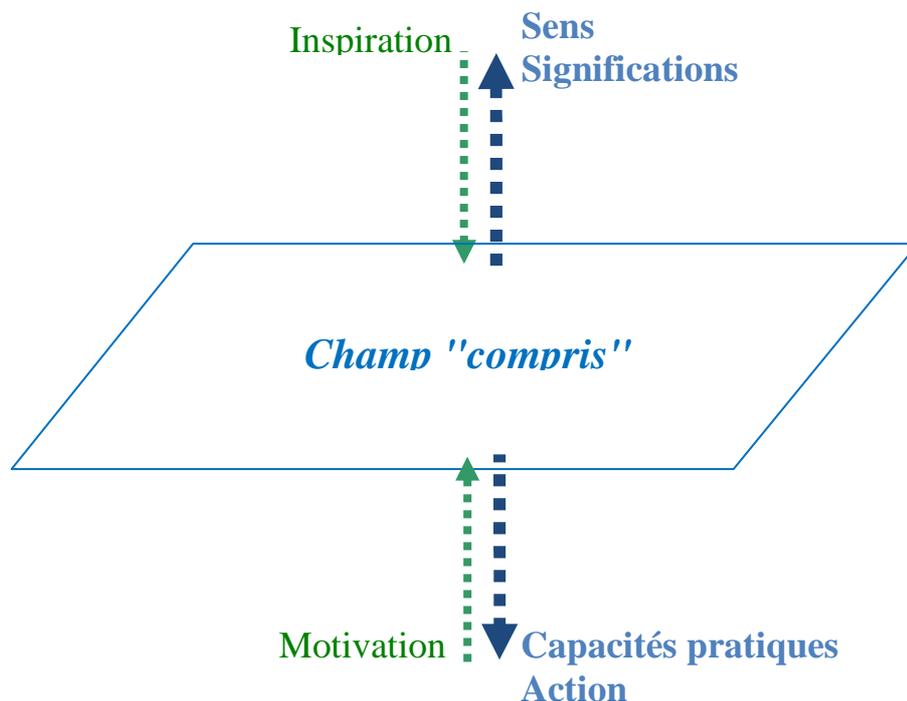


Fig. 3. Structuration "verticale" de la compréhension

Dans mon exemple personnel : lorsque la notion de condition remplace celle d'égalité, et avec elle la notion de "racines" de l'équation, le sens de l'algèbre se produit, émerge en moi. Le rôle du zéro que j'avais occulté pour des raisons obscures, est-il revenu chez moi avec toute sa plénitude ? Certainement pas d'un seul coup, même si un saut qualitatif est survenu. Le résultat "vers le haut" est en fait un réseau de significations plutôt qu'un *sens unique*, un réseau qui s'enrichit avec le temps et l'expérience vécue du champ concerné.

Le résultat « vers le bas » de la compréhension c'est l'accroissement des capacités pratiques du sujet relativement au champ qui vient à être compris. Cette résultante pratique est importante car c'est elle qui enrichit notre capacité d'action, non seulement dans le champ compris mais dans des champs connexes ou englobants. Dans mon exemple, la compréhension m'a permis désormais de résoudre les équations élémentaires, et mieux encore d'imaginer comment résoudre d'autres équations : elle m'a ouvert la porte des mathématiques. La résultante pratique est donc une résultante d'action, de production.

C'est en ce sens que le philosophe et logicien Gotthard Günther a pu écrire « l'homme ne comprend que ce qu'il fait »².

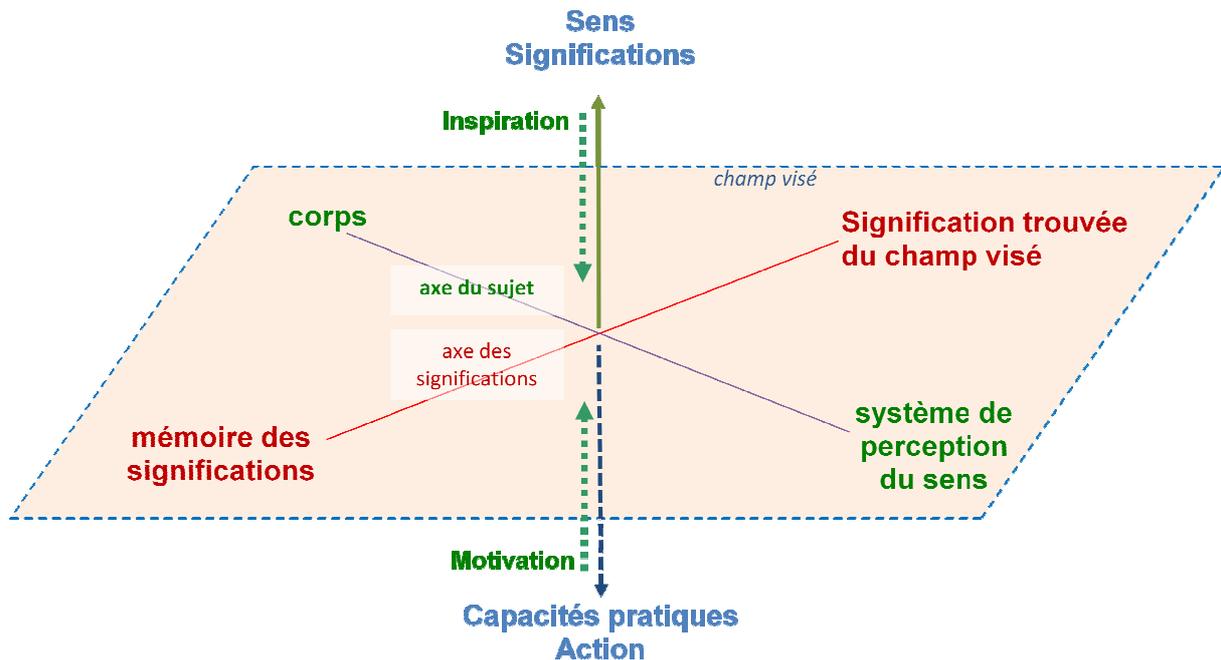


Fig. 4. Compréhension, action et significations

L'acte de compréhension instantané permet au sujet de *recevoir du sens*, c'est-à-dire des significations relatives au champ qui a été compris : nous dirons provisoirement que ces significations viennent du réservoir (ou mémoire) des significations accessibles à cet individu, sans faire pour l'instant d'hypothèse sur la nature d'une telle « mémoire ». Cette réception est vécue par le sujet, à travers un « système de perception du sens » dont dispose tout corps, mais qui est plus ou moins développé, plus ou moins sensible selon les êtres. Sur l'axe dialectique des significations, la mémoire des significations n'est pas localisée « dans » le sujet, même si elle lui est accessible d'une manière qui lui est personnelle : elle participe d'un universel.

3. L'inter-subjectivité et au-delà.

La compréhension ne se fait pas dans l'isolement, elle suppose une inter-subjectivité³, c'est-à-dire, au sens premier, une communication entre sujets. Cela se manifeste déjà dans le langage, car dans toute langue naturelle les significations d'un mot, d'une expression, d'une phrase naissent et meurent au sein d'une communauté de locuteurs (on en verra un exemple dans l'originalité du français du Québec par rapport au français de France). Ce consensus de la

² [Günther 2008], p222. Voir Bibliographie en fin de document.

³ Nous n'abordons pas ici la notion phénoménologique d'*intersubjectivité* qui est au cœur de la pensée de Husserl et d'Abellio : en écrivant « inter-subjectivité » nous voulons signifier une communication *entre* sujets, pensants ou non, conscients ou non, c'est-à-dire une réalité première, sans doute encore insuffisamment conceptualisée, mais étape nécessaire vers son dépassement. Comme nous l'avons déjà souligné [Verney 2011], l'intersubjectivité au sens d'Abellio, va bien au-delà de la communication entre consciences « naturelles ». En partant de l'inter-subjectivité, nous visons aussi un au-delà, non seulement de la communication naturelle, mais même de la notion de « sujets ».

langue dite « naturelle » n'est ni banal ni naturel, bien qu'il nous apparaisse comme tel. Les conditions anatomiques et physiologiques propres à l'espèce humaine sont évidemment en jeu, mais ne sont pas suffisantes : le langage se *construit* à partir des pratiques, donc des échanges, de la communauté linguistique, et cela d'abord dans l'apprentissage grâce à la présence d'autres sujets parlants. Mais on doit se poser la question de la capacité innée de l'enfant humain à apprendre une langue naturelle : cette capacité se *constitue* grâce à l'accès des psychismes individuels au champ du psychisme universel, qui porte des langues diverses, mais aussi "contient" la structure d'apprentissage de toute langue.

Comment construire une approche scientifique sur ces considérations ? Certains, encore trop rares, ont commencé à le faire, et il faut ici rendre hommage à ce précurseur que fut Gotthard Günther, philosophe, logicien et mathématicien. Participant dans les années 1960-1970 aux travaux de recherche du *Biological Computer Laboratory* de l'Université de L'Illinois, Günther a assisté aux débuts de la cybernétique et a développé une réflexion sur les rapports entre subjectivité et objectivité, notamment dans un livre paru en allemand en 1957, au titre provocateur, *La conscience des machines* (traduction en français parue en 2008 [Günther 2008]).

La démarche de Günther est assez éloignée de celle d'Abellio et semble plutôt spinozienne, car il développe l'idée d'une immanence de l'esprit dans la matière, tout en maintenant la distinction entre le sujet qui pense « sur soi-même », siège, selon l'expression de Günther, de l'*autoréflexivité*, et l'objet « extérieur » qu'il qualifie de non réflexif. Et il développe l'idée que la communication entre le sujet et l'« autre sujet », entre le *je* et le *tu*, c'est-à-dire l'*intersubjectivité*, est la clé pour dépasser l'affrontement stérile du « sujet » et de l'« objet ». Le « tu » - l'autre sujet - est aussi objet pour moi, tout en étant pour soi-même sujet *autoréflexif*. Pour rendre compte de manière scientifique, c'est-à-dire selon Günther, par un calcul efficace (une nouvelle informatique), des relations complexes de ce triangle, il est nécessaire de développer une logique multivalente qui dépasse la logique classique bivalente (sans la nier mais en l'incluant).

La faisabilité d'une telle « logique » (qui est plutôt une algorithmique) reste en suspens : elle est mise en doute ou même niée par les logiciens qui s'y sont intéressés, sur la base d'une critique *technique* que l'on ne peut développer ici, et pourtant elle nous paraît aller beaucoup plus loin que la pensée naïve du « tiers inclus », et cela d'une manière qui appelle à une réflexion fondamentale sur une évolution possible de l'informatique et de la notion de modèle.

On peut voir cependant dans l'approche de Gotthard Günther un *point aveugle* : le non-conscient. Günther s'intéresse presque exclusivement aux sujets pensants et conscients, pour des raisons liées à son éducation philosophique à partir de l'idéalisme allemand (Hegel). On retrouve curieusement ce point aveugle chez Abellio, comme nous l'avons signalé ailleurs.

4. La compréhension grâce au champ psychique universel.

Des opérations **non-conscientes** - que nous avons appelé aussi *intuitives* - sont au cœur de la compréhension elles s'effectuent sur l'axe vertical de nos figures 3 et 4 ci-dessus, par la *motivation* et l'*inspiration*. Ce sont elles qui nous ouvrent *aux sens*, qu'il s'agisse du sens qui *émerge* d'un champ et le transcende, ou de celui qui *agit* en s'incarnant. Le sens n'est pas un *objet* qu'on pourrait cerner, mais un *processus* que peut approcher comme une information en

devenir, et qui le plus souvent fait irruption, éruption, comme une lave qui sort d'un magma incandescent, ou, autre image, comme les crêtes des vagues sur l'océan du psychisme universel.

L'hypothèse d'un champ psychique "universel" comme support et vecteur du sens s'impose de plus en plus et elle paraît nécessaire si l'on veut explorer le(s) *sens* de manière scientifique (on prend ici le mot *scientifique* dans un sens élargi - voir mes précédentes interventions aux Rencontres Abellio). Je l'avais énoncée il y a presque trente ans dans un livre sur l'astrologie [Verney 1987] (ce qui n'est certes pas une référence positive, étant donné qu'on est quasiment inaudible lorsqu'on touche à ce sujet, surtout si on le fait de manière sérieuse). Cette notion de champ psychique universel, existe sous diverses formes depuis longtemps, par exemple chez Jung sous la dénomination (à mon avis peu heureuse) d'« inconscient collectif », chez Guenon aussi, et l'on peut en trouver une forme chez Spinoza. On la re-trouve maintenant chez certains physiciens, articulée de façon scientifique, par exemple chez Emmanuel Ransford [Ransford 2007]. Cet auteur, partant de la mécanique quantique, développe une théorie de la "psychomatière" qui associe deux états : le *phi* qui correspond au monde physique et le *psi* qui correspond au psychisme. Certains de ses schémas sont semblables à ceux de mon ouvrage ci-dessus mentionné⁴.

Cette hypothèse permet d'envisager une sémantique universelle, au sens où celle-ci serait non pas un méta-dictionnaire « trans-langues » mais une structure d'information permettant à des processus de compréhension de se réaliser au-delà de la communication entre sujets.

Comprendre la compréhension ce sera essayer de traverser le gouffre qui sépare l'objectif du subjectif, cette séparation que la pensée occidentale a creusé entre deux mondes dont l'un est celui de la rationalité, de la science, et l'autre celui du psychisme (conscient ou non) c'est-à-dire du sens. Mieux encore, *comprendre la compréhension* pourrait être se demander s'il y a réellement un gouffre, et tenter de le franchir, pour le laisser derrière nous.

Bibliographie.

- [Abellio 1965] Abellio, Raymond, *La structure absolue*, Gallimard, Paris, 1965.
[Foerster 2003] Von Foerster, Heinz, *Understanding understanding : Essays on Cybernetics and Cognition*, Springer Verlag, New York, 2003.
[Günther 2008] Günther, Gotthard, *La conscience des machines. Une métaphysique de la cybernétique*, L'Harmattan, Paris, 2008. Traduit par Françoise Parrot et Engelbert Kronthaler de l'allemand : *Das Bewusstsein des Maschinen. Eine Metaphysik der Kybernetik*, Agis Verlag, Krefeld, 1957, 1963.
[Ransford 2007] *La nouvelle physique de l'esprit* (Éditions Le Temps Présent, 2007).
[Verney 1987] *L'astrologie et la science future su psychisme*, Éditions du Rocher, 1987.
[Verney 2011] « La structure absolue est-elle relative ? » in *Rencontres Abellio 2011* (www.rencontres-abellio.net/rencontres/2011)

⁴ J'ignore si cet auteur a eu connaissance de *L'Astrologie et la Science future du psychisme...*